

M. Gérard Marchelosse,  
249 rue Fullum.  
MONTREAL.

4<sup>e</sup> ANNEE — No 10

MONTREAL

OCTOBRE 1922

# LA REVUE NATIONALE

*Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*

PARAISSANT LE 10 DE CHAQUE MOIS

---

Le devoir envers l'enfance . . . . .	Maxime Poirier	293
Rêves, (Poème inédit), Blanche Lamontagne-Beauregard		298
Les institutions de charité . . . . .	F.-J. Lamberet	303
Un coup de clairon . . . . .	Jean Bruchési	307
Le chien de chez-nous . . . . .	Edouard Hains	312

---

Rédaction et Administration :

296, RUE SAINT-LAURENT  
MONTREAL

---

*Abonnement annuel :* \$2.00

*La livraison (chez les dépositaires:) 15 sous*

---

Les abonnements à la REVUE NATIONALE commencent invariablement au 1<sup>er</sup> janvier. — Pour tout changement d'adresse, accompagner la demande de 5 sous en timbres-poste.

# La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

---

## CONSEIL GENERAL :

Grand aumônier : Mgr l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

Président général : Victor MORIN, LL. D., notaire, 97 rue St-Jacques.

1er vice-président général : V.-E. BEAUPRE, I. C., professeur, 676, rue Saint-André.

2e vice-président général : J.-B. LAGACE, M. A., professeur, 836, rue Saint-Hubert.

Secrétaire général : Victor DORE, professeur, 214, rue Berri.

Trésorier général : J.-P.-L. BERUBE, secrétaire du Conseil des Arts et Manufactures, 296, rue Saint-Laurent.

## Directeurs :

L'hon. L.-O. DAVID, sénateur, 291, rue Saint-Hubert.

Thomas GAUTHIER, courtier, 11, place d'Armes.

L'hon. F.-L. BEIQUE, sénateur, 740, rue Sherbrooke, Ouest.

Guy VANIER, LL. L., avocat, 97 rue Saint-Jacques.

J.-V. DESAULNIERS, courtier en immeubles, 90 rue Saint-Jacques.

Henry-L. AUGER, courtier en immeubles, 384, rue Ontario, Est.

Léon TREPANIER, publiciste, 1234, rue Saint-Hubert.

---

Chef du Secrétariat : Jean GUERIN, bureau No 1, Monument National, téléphone, Plateau 3768.

## Corporations filiales de la Société :

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement — le Monument National — la Société Nationale de Fiducie — la Société Nationale de Colonisation.

---

La REVUE NATIONALE est éditée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 296, rue Saint-Laurent, et imprimée par l'IMPRIMERIE MAISONNEUVE, 478, Ave. Lasalle, Tél. LASALLE 2354.



## Le Charme et la Qualité

font la distinction du

THÉ

# "SALADA"

"Le Thé le plus délicieux sur le marché"

ENCOURAGEZ L'INDUSTRIE NATIONALE

LES PRODUITS

# UNIC

Sont Toujours les Meilleurs !

BEURRE, CRÈME DOUCE, CRÈME GLACÉE

*Montreal Dairy Co. Limited*

Tél: EST 1618-1361

## Ecole Polytechnique de Montréal

GENIE CIVIL — ARCHITECTURE  
— INGENIEUR CHIMISTE —  
ECOLE DE PREPARATION

Préparation aux examens d'admission à l'Ecole Polytechnique.  
Les finissants des collèges classiques sont admis sans examens à  
l'Ecole de Préparation.

### COURS D'ETE

Des cours d'été spécialement établis pour les finissants des  
collèges classiques qui désirent entrer directement en 1ère année  
se donnent du 1er juillet au 15 septembre et préparent les candi-  
dats aux examens d'admission de septembre.

228, rue ST-DENIS, Tél. Est 3477, MONTREAL



Tél. Est 1584

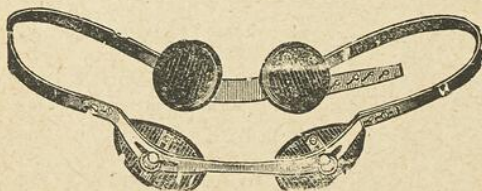
**Chs. - C. deLorimier**  
291, St. Denis, Montréal

Vis-à-Vis  
le Théâtre St. Denis

Fleurs naturelles et artificielles  
Spécialités : Tributs Floraux,  
Funéraires.

**SOUFFREZ-VOUS D'UNE HERNIE ?**

**PORTEZ UNE BANDE  
HERNIAIRE "MARTIN"**



La seule qui donne  
entière satisfaction.  
Toujours en mains :  
Ceintures abdomina-  
les, Bas élastiques,  
Corsets pour Gibbo-  
sité Appareils Ortho-  
pédiques, Béquilles,  
etc.

DEMANDEZ NOTRE QUESTIONNAIRE  
Fabrique Canadienne de Bandages

**C. MARTIN, Prop.** Dép. N — 35 CRAIG EST,  
MONTREAL.



## A Nos Déposants

Ne gardez pas vos obligations ou autres titres CHEZ VOUS. PROTEGEZ-LES contre le FEU en les plaçant dans un de nos COFFRETS DE SURETE (Loyer \$3.00 par année)---OU---Déposez-les à notre DEPARTEMENT de GARDE de TITRES nous en collecterons les intérêts (coupons) pour les porter à votre crédit.

Le coût de ce service est minime.

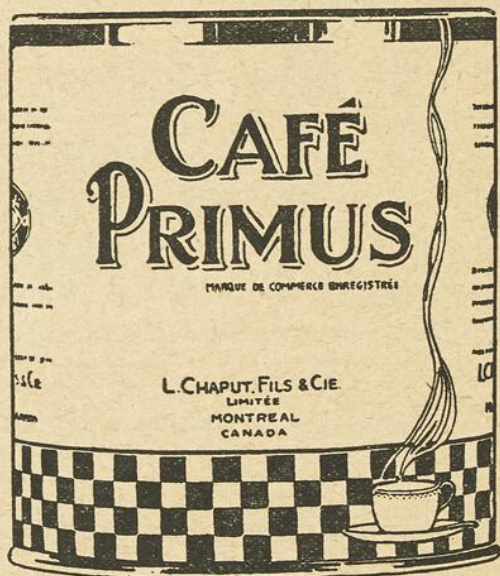
## LA BANQUE d'EPARGNE

de la Cité et du District de Montréal

*"La Grande Banque des Travailleurs"*

BUREAU PRINCIPAL  
et seize succursales à  
Montréal

A. P. LESPERANCE,  
Gérant Général



**PRODUITS PURS PRIMUS**

THE, CAFÉ, GELEES,  
POUDRE A PATISSERIE

**L. CHAPUT, FILS & CIE Limitée**

DISTRIBUTEURS

MONTREAL



# La Revue Nationale

## LE DEVOIR ENVERS L'ENFANCE

---

« A quoi bon — disait-on l'autre jour dans un cercle  
« d'amis — élever les enfants avec tant de sentimentalité :  
« Coeur ! Parenté ! Religion ! Patrie ! Le coeur, il faut  
« l'écraser pour lui éviter la souffrance ; la famille, s'en tenir  
« autant que faire se peut, dans l'éloignement ; quant à la  
« religion, il en faut, juste la contenance d'un dé à coudre.  
« Et, pour ce qui est de la Patrie, la Patrie pour laquelle il  
« se fait tant de tapage, tant de discours, de gaspillage de  
« temps, d'encre et de papier couteux, autour de laquelle se  
« brodent tant de romans insipides et saugrenus ; la Patrie,  
« qu'est-ce que cette abstraction sinon du ridicule ? Le soleil  
« est-il plus attaché à l'Europe qu'à l'Amérique ?

« A quoi bon charger ainsi l'intelligence si fragile des  
« enfants d'un inutile fardeau de brimborions qui ne servi-  
« raient, en somme, qu'à la création d'obstacles sur la route  
« où doit s'écouler leur vie. Et le coeur, le coeur... quel  
« embarras !!! »

Hé ! Le coeur, un embarras ! Vous ne pouvez tout de même pas faire vivre votre enfant sans ce petit morceau-là.

Est-il donc dans la poitrine un objet de luxe dont puisse se dispenser, à volonté, toute personne désireuse de s'en défaire ? Comme au physique, cet organe est indispensable à la bonne santé, ainsi au moral, l'homme ne pourrait vivre sans lui, sans sa présence active, en dehors de son action bien-faisante et régénérative, ni poursuivre sa marche dans la voie ascendante vers la perfection, but obligatoire de toutes les âmes bien nées.

Chassez le naturel, dit le grand auteur, il revient au galop. Soit, mais chassez l'idéal, le coeur, la Patrie de votre

esprit, et votre âme s'affaisse, comme l'enfantelet privé du soutien de bras protecteurs.

Essayez la marche en avant à travers le fouillis des turpitudes de la vie sans cet alpenstock indispensable qui est la croyance en Dieu, en un avenir dépassant de toute la grandeur d'un Christ ressuscité la ligne de frontière des deux mondes, naturel et surnaturel ; chassez l'amour filial du coeur de votre enfant, tuez son âme en la privant de la croyance au bien, d'instruction religieuse, et suivez-le sur la route ; supprimez de son éducation le sens de l'honneur, et cherchez-le dans la boue des bas-fonds ; faites omission d'inculquer à votre fils les leçons de probité et de respect du bien d'autrui contenues dans les commandements de la Table de Moïse, et voyez-le, chancelant, s'acheminer vers la déchéance du bagne.

Le château-fort construit sans fondations suffisantes, croulera, sans donner au temps l'opportunité d'en patiner les pierres . . .

L'ami dit encore :

« La Patrie ! La Patrie ! Quelle inconséquence et quelle « aberration d'esprit que ces intempestives érections d'au-  
« tels !

« Le firmament couvre toute la terre, partout où m'ar-  
« rive l'argent suffisant à solder les dépenses d'une vie de luxe,  
« c'est ma patrie !!! »

Et les enfants, qui n'auraient ainsi d'attache pour aucun drapeau particulier, se verrait dans l'impossibilité de planter, où que ce soit, une tente durable !

Le ciel est-il donc également bleu dans le firmament de tous les pays ? Et d'ailleurs, la terre de tous ces pays où l'on se sent si étranger, garde-t-elle, enfermée en son sein, les sueurs, versées par les ancêtres, préparant à leurs petits enfants, et jusqu'aux générations les plus reculées ce patrimoine pour lequel votre égoïsme refuserait la mise d'un peu d'amour au coeur des tout petits !

La Patrie ! mais lorsque le modernisme ou le réalisme, (c'est à peu près la même chose), essaye de la chasser du code des nations, c'en est fait de leur existence, comme l'amour de la Patrie peut continuer son maintien dans la force et la prospérité à travers la marche des siècles.

Regardons la France, chez qui le socialisme menaçait de tuer la vitalité d'âme.

La nation s'étiolait, haletante, sous la meurtrissure des doute et des dénis de Divinité. Volontairement, les parents forçaient l'exclusion, dans les programmes d'études scolaires, de la religion avec ses préceptes divins. Brulée par les passions non combattues, la nation périlait dans la souffrance, comme ces malades qui se laissent prendre par la mort, parce que le remède prescrit dans leur cas, est désagréable au goût. Elle agonisait, la douce France, elle périssait, sombrait dans le gouffre de son inconséquence . . . quand un souffle soudain passa :

La Patrie est en danger !!! En danger ! La France !

.....

Tout le monde est debout, et les sectes sont en confusion !  
Quel est ce mystère ? . . .

La tisane n'a plus d'amertume pour le palais ; les inimitiés s'embrassent et se donnent le baiser de paix, les haines fondent leurs griefs dans un moule d'amour. Il n'est plus de caste, plus de distances sociales suintant le mépris ; plus de divergences d'opinion, plus rien barrant l'horizon où se perçoit le geste de l'ennemi provocateur.

Le socialisme rengaine les hideurs de son credo, tandis que la charité arborant le drapeau de l'aide au prochain, rallie tous les dévouements, voire même la hideuse soutane noire, pour laquelle la froide raison révolutionnaire professait tant de mépris !

La Patrie est en pleurs ! et tous ses fils sont électrisés, prêts au départ, au combat, à la mort, même par un martyr. Et « Vive la France toujours » !!!

Et Voilà !

Si le mot « Patrie » considéré quantité négligeable, nullité . . . avait été supprimé du livre de classe pour faire place à l'amour d'un « cinq sous », si l'enfant n'avait entendu en sa famille et dans son milieu éducationnel que la seule évocation d'argent et la proclamation du gagne-pain ; s'il n'eût eu au coeur que la seule maxime : « Le soleil éclaire toute la terre, la seule patrie appréciable est le pays qui nourrit », que serait-il

advenu de la belle France, de sa science, de son génie, de sa reverberation sur l'intellectualité mondiale ?

Au reste, depuis quand la nourriture du corps est-elle la seule suffisante à l'existence de l'homme ?

La certitude est si grande du besoin d'intellectualité, de poésie, d'idéal, qu'on en découvre des preuves jusque dans les campagnes les plus arriérées et les plus réfractaires à la marche vers le progrès.

Où que se portent le désir d'investigation, nous trouvons des arbres en embellissement des demeures, du gazon et des fleurs, même dans les fermes les moins bien partagées par la fortune. Dans les jardins potagers, les plantes abondent fraternisant avec les légumes, des fleurs entourent des carottes faisant parasols. Sur des planches toutes en longueur, on verra de touchantes marguerites faisant accolade aux gros choux de Siam, au céleri, sous les yeux de myosotis, agitant leurs clochettes dans un coin.

C'est évidemment baroque cet assemblage de couleurs. Ce n'en n'est pas moins le goût du beau qui l'y a cultivé...

Pour ce qui est de la religion mon ami, voici : Si l'homme ne croit pas en Dieu, il aura des superstitions. Ce n'est guère plus gaillard à celui qui veut s'arracher à l'asservissement. C'est une chute dans la servitude.

S'il n'aime pas son pays, il prônera l'or ; s'il n'aime pas son père, il adorera son chien. Telle est l'inexorable loi de la terre : amour et souffrance. Si donc l'amour et la poésie sont indispensables à l'humanité, comment osera-t-on en priver l'enfance ? L'enfance qui a ses peines, ses déboires, ses contrariétés multiples et des ennuis dont seule une forte éducation morale peut le débarrasser par la promesse de la récompense dans l'au-delà.

Qui y a-t-il de plus doux et de plus rafraîchissant au coeur blessé de l'enfant, que la parole chaudement caressante de la mère, dans une exhortation à la patience, à la résignation sous l'égide de la volonté divine !

« Offre cela au petit Jésus, qui a tant souffert pour nous » ! Et l'enfant est rasséréiné. Il faut à l'enfant, comme au vieillard, comme à tous les âges du reste, ce bâton de solidité

dont ne peut se dispenser notre faiblesse : la religion, sa douceur d'apaisement, ses consolantes promesses d'heureux avenir.

Il faut, de toute nécessité, inculquer, graver au coeur de l'enfance l'amour trois fois sublime de cette trinité, divine en son essence : Famille, Religion, Patrie.

Maxime POIRIER.

---

# RÊVES

(Poème Inédit)

## I

*Il est des jours de rêve où notre âme oppressée,  
Lasse des mêmes lieux et du même horizon,  
Sentant le monde trop étroit pour sa pensée,  
Bat de l'aile comme un oiseau dans sa prison.*

*Le monde n'a plus rien d'assez beau, d'assez vaste  
Pour le désir qu'elle a de fuir et de monter :  
Ni les bois inconnus que le grand vent dévaste,  
Ni la grève où les flots reviennent se heurter,*

*Ni les champs radieux que dore un crépuscule  
Et que frôle l'oiseau de son aile d'argent,  
Ni la plaine fleurie et les monts où circule  
L'air libre du matin, des parfums émergeant ;*

*Ni le calme infini des mers et de l'espace,  
Ni les fleuves au coeur profond et tourmenté,  
Ni même le ciel bleu sans limites où passe  
L'aigle aux yeux vifs, épris d'air et d'immensité !*

*Il n'est rien qui l'émeut, plus rien qui la captive ;  
Un océan d'ennui bouillonne dans son sein.  
Elle voudrait partir, partir vers quelque rive  
Sauvage, aller s'abattre ainsi qu'un brusque essaim !...*

*Elle a soif d'inconnu, d'éternel, de voyage ;  
Soif de sainte splendeur, d'immortelle beauté ;  
Elle voudrait, portant les désirs d'un autre âge,  
Jeter sous d'autres cieus son cri de liberté...*

*Sentant peser sur elle une obscure souffrance,  
Et comme un frêle oiseau loin du nid éperdu,  
Elle pleure dans une vague souvenance  
Le magique pays que ses yeux ont perdu !...*

## II

*O toi dont l'humble vie est faite de misères,  
Dont les sinistres yeux ont des larmes sans fin,  
Toi que le deuil retient comme un aigle en ses serres,  
Toi dont l'âme a la haine et l'estomac la faim,*

*Homme de peine, infirme à la figure sombre,  
Regards enténébrés où nul rayon ne luit,  
Lugubre vagabond du noir chemin de l'ombre,  
O fantôme traînant des loques avec lui ;*

*Lève ton front chargé des ombres de la terre,  
Entr'ouvre ton oeil morne et ton âme qui dort ;  
Voici que le destin se montre salulaire :  
C'est l'heure où doit passer le rêve aux ailes d'or !*

*Sèche tes pleurs. Tu peux pour un moment, pauvre homme,  
Posséder tous les biens dont les ans t'ont sevré ;  
Laisse tomber ton dur harnais, bête de somme,  
Et repose un instant ton pauvre corps navré !*

*Vois ! Le rêve a rempli ta table et ta chaumière  
Des trésors que tes yeux ont longtemps convoités,  
Tes enfants ont un front joyeux plein de lumière,  
Et l'air heureux de ceux que la vie a gâtés !*

*Un palais brille au lieu de ta retraite noire ;  
Vois ses créneaux fleuris sous le ciel flamboyer.  
La flamme emplît son âtre et la miche l'armoire,  
Et ta femme est joyeuse et belle en ton foyer !...*

*Ouvre les bras à la richesse qui t'inonde,  
Ouvre ton âme au fier amour qui vient vers toi ;  
Sois heureux, car la joie immortelle et féconde,  
Comme une douce amie habite sous ton toit...*

*Le rêve consolant, ombre chère et ravie,  
Dans la coupe des soirs te verse sa liqueur !...  
Bois ! Tu pourras enfin, oublieux de la vie,  
Croire que l'amertume a déserté ton coeur !...*

## III

*Jeune homme ou jeune fille à l'âme noble et fière,  
Dont le coeur s'ouvre ainsi qu'un lys dans le matin,  
Esprit clair, dédaigneux de la tourbe grossière,  
Jeunes yeux entr'ouverts sur un riant destin ;*

*Je te vois, ô jeune homme, amoureux de la vie,  
Tenant ton livre ouvert sous la lampe du soir,  
Rêveur et promenant parfois un oeil d'envie  
Sur les couples qui vont dans les grands parcs s'asseoir...*

*Ton regard curieux sonde l'ère inconnue  
Pour laquelle tu sens ton rêve s'enflammer,  
Et ta jeunesse appelle instamment la venue  
De l'heure où tu seras atteint du mal d'aimer...*

*Mais ne va pas semer ton âme miette à miette  
A travers les sentiers qui captivent tes pas ;  
Les volages amours la rendent incomplète :  
Garde-la pour le grand amour qui ne meurt pas !...*

*Et si tu veux savoir où le bonheur se cache,  
Prends la route qui va vers les champs frais et verts,  
Tu verras un toit gris où le lierre s'attache,  
Et sur le matin bleu des volets entr'ouverts.*

*Puis, va plus près, approche de ce nid, pénètre  
Par la barrière que nul gardien ne défend :  
Tu verras, dans l'embrasure de la fenêtre,  
Une mère penchée auprès de son enfant...*

*La maison rit parmi les arbres et les sentes.  
L'homme chante. Et sitôt que s'entrouvre l'auvent,  
Les enfants vont danser leurs rondes innocentes :  
Médite ce bonheur, ô jeune homme, en rêvant !...*

*Ne suis pas le troupeau des errants de ce monde  
Qui baillent leur tristesse à la face des cieux ;  
Cherche la paix, ébauche en ton âme profonde  
Le rêve d'un foyer clair et silencieux !...*

## IV

*— Fi ! disent les railleurs, fi ! du rêve inutile  
Et des tâtonnements sous les cieux inconnus ;  
Fi ! des vagues désirs et du geste futile,  
Des artistes, ces fous aux regards ingénus !*

*Agissez, disent-ils, que votre jeune vie  
N'aille pas s'épuiser sur les objets lointains.  
Ce que l'on peut saisir doit seul nous faire envie,  
Et le plus triste soir vaut les jours incertains !*

*La terre tous les ans s'orne de fleurs nouvelles  
Et le travail joyeux parle à notre raison ;  
Quand les matins sont gais, quand les heures sont belles,  
Pourquoi donc regarder plus loin que l'horizon ? —*

*J'admire, ô gais railleurs, vos dires, votre verbe,  
J'admet votre raison mais ne la comprend pas,  
Car le ciel est profond, l'aube est vaste et superbe,  
Et des sentiers sans fin s'ouvrent devant mes pas...*

*L'infini s'offre au coeur comme à l'esprit des hommes ;  
Nulle part la beauté ne resplendit en vain.  
Dieu qui, dans sa splendeur, fit le monde où nous sommes,  
A coté du reptile a mis l'aigle divin...*

*L'aigle, frère sauvage et muet du poète,  
Assoiffé comme lui d'aube et d'immensité,  
Qui délaissant la foule insensible et distraite,  
Se cache dans son rêve et dans sa pauvreté !...*

*La pensée est un aigle amoureux du domaine  
Que l'oeil chercheur ne peut approfondir jamais,  
Et vous ne pourriez pas, railleurs, dans l'âme humaine,  
Eteindre le flambeau qu'allument les sommets !*

*Les poètes sont des rêveurs à l'âme fière :  
Qui voudrait empêcher leur rêve de monter  
Ferait mieux d'arrêter l'eau pure en la rivière,  
Ferait mieux d'empêcher les oiseaux de chanter !...*

*Et je veux tous les jours de l'existence brève,  
Célébrer, en marchant vers la blanche cité,  
Le bonheur de mon âme ouverte sur le rêve,  
Et l'orgueil de mes yeux ouverts sur la beauté !...*

## V

*Un reflet étranger brille dans vos prunelles,  
O jeune femme, et votre regard est troublant.  
Votre grâce est fondue en proses maternelles,  
Et je vous vois rêver auprès d'un berceau blanc.*

*De ruban vapoureux, de gaze, de dentelle,  
Vous avez fabriqué le petit nid humain,  
Votre enfant vous sourit et votre joie est telle  
Qu'il vous semble qu'il tient votre âme dans sa main...*

*Son front rose est pareil au front rose des anges,  
Sa chair a le duvet d'un fruit délicieux ;  
Ceux qui peuvent le voir dormir entre ses langes,  
Ne savent pas s'il est de la terre ou des cieux !...*

*Cependant qu'il sommeille en son petit lit rose,  
Sur lui votre beau front se penche doucement,  
Mais vos lèvres parfois s'ornent d'un pli morose,  
Et dans vos yeux des pleurs surgissent lourdement.*

*Car l'avenir paraît, insondable mystère,  
Abîme où vont sombrer nos forces et nos jours.  
Vous dites : "Sera-t-il un heureux de la terre  
Qu'un succès éclatant accompagne toujours ?*

*O mon fils, mon enfant, quelle sera sa vie ?  
Quelle sera sa part dans ce monde inconnu ?  
Au banquet des humains où les jours le convie,  
Ses-t-il adulé, sera-t-il méconnu ?" —*

*Et vous rêvez pour lui tous ces biens que l'on nomme,  
Gloire, plaisirs, honneurs, richesse, amour humain.  
Ces mots sont superflus. Rêvez qu'il soit un homme  
Qui croit que le plus beau coin de terre est le sien...*

*D'un passé glorieux soyez l'humble gardienne ;  
Le vrai bonheur ne peut s'acheter qu'à ce prix :  
Rêvez pour votre fils une âme canadienne,  
Rêvez que votre fils adore son pays !...*

## VI

*Quels seront, ô mon Dieu, les termes de nos rêves ?  
Que deviendront là-haut nos gestes d'idéal,  
La recherche du bien et la fuite du mal,  
Tous ces besoins d'azur qui n'ont jamais de trêves ?...*

*Nos yeux enténébrés pourront-ils voir un jour  
Les lointains infinis que notre rêve pleure ?  
Verrons-nous au dessus de l'humaine demeure,  
La route qui conduit à notre clair séjour ?...*

*Que faites-vous, Seigneur, que faites-vous des rêves  
Qui, composant pour nous le but essentiel,  
Ont fait tordre nos bras suppliants vers le ciel,  
Et fait saigner nos coeurs comme feraient les glaives ?*

*Faut-il qu'enveloppés de deuil et de rancoeur,  
Ainsi que des oiseaux captifs dans leur volière,  
Ils ne puissent jamais vibrer dans la lumière  
Et meurent prisonniers au fond de notre coeur ?...*

*Pour avoir recherché la beauté de la rime  
Et caressé la strophe en ses nobles contours,  
Pour avoir célébré la terre et ses atours,  
Pour avoir eu le coeur brûlé d'amour sublime,*

*La nuit dévorera mon livre au teint pâli  
Et la haine viendra s'attacher à mon ombre.  
Soit ! J'accepte, ô mon Dieu, cette défaite sombre,  
Et mon rêve stérile expirant dans l'oubli.*

*Mais faites qu'en la mort ma pauvre âme meurtrie  
Sente que mon pays monte, vaillant et beau,  
Et que je voie au moins, du fond de mon tombeau,  
Les ailes de la Gloire effleurer ma patrie !...*

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

## LES INSTITUTIONS DE CHARITÉ

---

*On les ignore. — Elles manquent de publicité.*

---

Comme le voyageur rendu au milieu de sa course, je sens le besoin de me retourner et de regarder un instant le chemin déjà parcouru. Ce n'est pas pour me satisfaire que j'agis ainsi, cette pensée égoïste n'a jamais germée en moi et le but que je poursuis est trop noble pour se prêter à une ambition personnelle quelconque ; je m'arrête, pour considérer sérieusement si les quelques articles que j'ai écrit sur les oeuvres de charité à Montréal ont porté quelques fruits et si je dois en conséquence continuer mon travail, puisqu'un labeur improductif n'a pas sa raison d'être et qu'on ne doit pas hésiter de l'abandonner.

Eh bien ! oui, mon travail n'a pas été inutile, il a rapporté quelque chose à une institution qui le méritait bien et qui mérite encore davantage. On m'en a dit un mot, c'était la récompense que j'attendais, je ne la pensais pas si hâtive. Espérons qu'elle ne sera pas la seule ; la voie est ouverte, il est si aisé aux âmes généreuses de s'y engager.

Toutes les oeuvres de charité, sans exception, se maintiennent grâce à une ténacité et à une persévérance assidues, elles sont toutes pauvres, se soutiennent au jour le jour et n'en demandent pas davantage ; elles manquent néanmoins souvent du nécessaire, elles attendent de l'avoir et parfois attendent longtemps, sans murmurer, puisqu'il est dit que la Providence doit y pourvoir et que tôt ou tard elle n'y faillira pas. C'est dur parfois, mais quand on est habitué à la privation, quand on a fait voeu de pauvreté, est-ce qu'on s'arrête à de semblables futilités ? Une misère de plus ou de moins, qu'est-ce que cela représente dans la vie d'une soeur ? Rien, ou a peu près rien. Voilà cependant ce qui arrive tous les jours, sans que nous nous en doutions et voilà également pourquoi les institutions de charité subsistent, à notre grand

étonnement, nous qui ignorons ce que c'est que de nous priver non seulement du nécessaire, mais même du superflu.

Il n'y a, du reste, pas à s'étonner des multiples privations que doivent forcément s'imposer tous les apôtres qui tentent de fonder un de ces secourables établissements dont j'ai tâché brièvement de raconter l'histoire ? Le coeur humain est naturellement sinon insensible du moins peu compatissant et tel qu'il devrait se montrer devant l'infortune. Pour l'émouvoir, il faut le toucher à de nombreuses reprises et faire vibrer sans cesse la corde sensible.

Ce n'est pas toujours facile d'en arriver là et lorsqu'on s'adresse à nombre de personnes, même des bonnes — je ne parle pas des méchants — on en reçoit des réponses stupéfiantes qui peuvent décourager la meilleure bonne volonté et abattre un courage à toutes épreuves. Pour ma part, j'en ai reçu quelques unes qui m'ont littéralement terrassées. Certaines gens, par exemple, prétendent carrément, avec le plus grand sang froid, que les braves soeurs de Nazareth cumulent, qu'elles reçoivent ci, qu'elles reçoivent ça, enfin qu'elles entassent ; d'autres, que les religieuses de la Providence sont archimillionnaires, et que l'Hopital des Incurables, cette oeuvre si digne entre toutes, n'a nullement besoin de recourir à la charité publique. Tout cela se dit couramment. Est-ce qu'en réalité on le pense ? Je ne peux pas le croire ; le plus grand mal c'est qu'on le répète et c'est assez. A quoi bon nous servirait-il de le cacher ?

Il importe donc impérieusement de détruire un préjugé, qui, Dieu merci ! ne s'est pas encore trop accrédité ici, car il est entendu que nous sommes charitables, afin qu'il ne s'implane pas trop avant et nuise plus tard à l'entretien d'institutions qui sont notre honneur et font l'admiration de ceux qui nous environnent, tout en ne partageant pas notre croyance.

Non, cent fois non, les Soeurs ne sont pas riches, pas plus que les clercs de Saint-Viateur qui se sont dévoués à l'oeuvre ardue de l'éducation des Sourds-Muets. Tous ont fait voeu de pauvreté et vivent en grande partie de charité. Ils tendent la main pour subsister ; s'ils cessaient de recueillir l'obole qu'ils sollicitent et qu'ils recueillent du pauvre comme du riche — probablement plus du pauvre que du riche — leur

oeuvre inévitablement périrait. C'est de la charité qu'il faut et qu'elle doit vivre, c'est uniquement de cette source qu'elle s'alimente, comme la seule à laquelle elle a équitablement droit de recourir. La seule richesse que l'on rencontre dans les communautés, celle qu'on y cumule et dont on a une réserve considérable, il en faut beaucoup pour voir à tant d'entreprises, c'est le dévouement. De ce côté là, on est très riche et on en a grand besoin pour mener tout à bonne fin, en comptant seulement sur la charité publique, qui ne répond pas toujours à l'attente, au moment le plus précaire, sans pour cela qu'on en désespère jamais.

Le dévouement, c'est cette qualité, cette vertu plutôt, apanage presque exclusif du monde religieux, que Maxime du Camp admirait tant, lorsqu'il parcourait pour les décrire les innombrables maisons où la charité chrétienne recueille pour les soulager toutes les infortunes humaines qui se coudoient dans une population aussi considérable, aussi dense, que celle de Paris. Il ne le trouvait nulle part ailleurs poussé à ce degré si intensif, qu'on en a qu'une faible idée, à moins de l'avoir vu à l'oeuvre et de ses propres yeux. Il revient à tous moments sur ce dévouement extraordinaire, qui l'a tellement frappé, qu'il en a été confondu malgré le scepticisme qu'il a toujours officieusement affiché et dans lequel il est mort, en reconnaissant du moins dans cette vertu une essence infiniment supérieure. Aussi, les pages qu'il a écrit sur ce sujet comptent-elles parmi les bonnes et cet incrédule, ce blasé, a sa place aujourd'hui parmi les meilleurs apologistes du dévouement chrétien, tel qu'on le rencontre sous l'habit religieux.

C'est avec cette arme si simple et dont elle connaissent à perfection le maniement, que les Soeurs bravent toutes les vicissitudes de la vie et que les apôtres créent, fondent et établissent des oeuvres qui semblent impossibles, tant elles sont entourées de difficultés. Ils sont tellement convaincus de son efficacité, qu'une oeuvre qui ne nécessite pas de dévouement ne doit pas, du fait même, se survivre ; il est indispensable pour qu'elle résiste qu'elle soit arrosée de sueurs et jalonnée d'ennuis. A ces conditions indispensables, elle empruntera sa force et c'est de la difficulté vaincue qu'elle affrontera avec sérénité l'avenir.

Toute la richesse des innombrables institutions de charité réside là, inutile d'en chercher ailleurs, il n'y en a pas. Elles ne demandent rien autre chose que leur pain quotidien, mais elles le demandent et Celui dont elles l'attendent, Celui auquel elles s'adressent matin et soir ne le leur refuse pas, comme il n'en a jamais privé la plus faible de ses créatures, lorsqu'elle a eu recours à lui. Je vous demande un peu ce qu'importe à une pauvre soeur les richesses de ce monde, elle qui ne possède rien, pas même la bure qui la recouvre, pas même le chapelet qu'elle égrene dans l'obscurité de sa cellule ? Elle ne vaut qu'une récompense et encore cette récompense est d'un autre monde pour lequel elle a joyeusement sacrifié celui où nous vivons et auquel nous sommes en général trop attachés.

Comment donc qualifier maintenant l'être humain qui calomnie de propos délibéré ses propres semblables qui ne vivent que de dévouement, ignorent les richesses et s'estiment heureux lorsqu'ils ont le strict absolument nécessaire à la vie ? Il ne m'appartient pas de le dire, je laisse à ce misérable calomniateur le poids de son iniquité à supporter s'il est de bonne foi et celui de son hypocrisie, si toutefois, par une honteuse complaisance, il s'est rangé à une opinion qui n'est pas en réalité la sienne.

Heureusement, à titre de compensation à toutes ces avaries, qui ont accablé de tous temps les ordres religieux, par ignorance ou par jalousie, ils comptent toujours un groupe puissant d'admirateurs, qui les seconde dans leur tâche et comprend l'esprit de sacrifice qu'elle exige sans relâche et sans repos. Continuellement sur la brèche, ils ne puisent de force que dans la prière et dans l'estime qu'on leur porte lorsqu'on a vécu à leur contact. Cependant, si l'oeuvre que tous ils poursuivent assidument sans bruit et sans ostentation, loin d'un monde dont ils se sont volontairement retiré, était mieux connue et ce qui s'en suit plus justement appréciée, il est évident qu'elle en bénéficierait. On ignore Nazareth, on ignore les Incurables, on ignore l'oeuvre du Père Cadieux, on me l'a dit, redit et j'en étais persuadé avant qu'on m'en parle. Quel beau travail de publicité il y aurait à faire sur ces différentes institutions et quel bien le public en retirerait ? De temps à autre, on nous en entretient, puis elles rentrent de nouveau dans l'obscurité et on les perd de vue. Il serait absolument

nécessaire qu'on les rappela plus fréquemment à notre souvenir, elles s'en trouveraient mieux et nous n'en serions pas plus mal. La charité existe au fond de toutes les âmes à l'état latent, elle exige néanmoins impérieusement d'être stimulée pour s'exercer. C'est en la provoquant qu'on la développe et qu'on en ressent les effets. A quoi bon une vertu passive, fatalement infructueuse ? La publicité accomplirait des miracles en aidant toutes ces charitables communautés, en faisant voir dans toute sa clarté le but désintéressé qu'elles poursuivent et qu'elles ne peuvent qu'en partie atteindre, puisqu'elles sont et restent inconnues du grand public, dont elles réclament l'appui pour faire face aux dures exigences de la vie actuelle dont elles souffrent comme les autres, sans qu'on leur vienne plus en aide pour cela. A notre insu, il se fait journellement et dans le plus profond silence, un bien considérable, secouons notre torpeur, proclamons le bien haut pour qu'on le sache et qu'il s'en fasse encore davantage, grâce à la libéralité de la presse et à notre générosité.

F. J. LAMBERET.

---

# Ce qu'il faut lire



## UN COUP DE CLAIRON

### *L'Appel de la Race*

Roman historique qui refait avec chaleur la lutte pour l'École française, dans la province d'Ontario, « l'Appel de la Race » est aussi et surtout un roman à thèse contre les mariages mixtes. Et, comme l'écrivait M. Antonio Perrault, on doit féliciter l'auteur de cette oeuvre courageuse. Ce ne seront pas d'ailleurs les premières félicitations adressées à son talent et à son énergie. Celui qui se cache sous le pseudonyme d'Alonie de Lestres, a une oeuvre magnifique à son crédit, oeuvre lourde de brillants résultats, comme l'arbre écrasé sous le poids des fruits mûrs. Le sang répandu jadis par l'ancêtre, au service d'une grande et noble cause, se retrouve aujourd'hui dans les veines du descendant, plus chaud et plus jeune que jamais. Et, pour tout ce qu'il a fait, lui, qu'il soit permis à un jeune de lui exprimer sa reconnaissance. La jeunesse canadienne, en général, sait à quelles sources puiser de précieux enseignements ; à chaque coup de clairon que jette le vaillant sonneur, elle peut répondre : « Présente ! »

« L'Appel de la Race » est encore un nouveau coup de clairon. La note est lancée et le rideau se lève : voyons jouer les acteurs du drame.

Jules de Lantagnac est le type du Canadien-français que les circonstances ont poussé vers un milieu étranger, pas

assez cependant pour étouffer chez lui tout sentiment d'honneur national. Il a épousé une anglaise convertie, et ses quatre enfants — deux garçons, deux filles — ont reçu une éducation anglaise. Des incidents ramènent peu à peu de Lantagnac à ses origines : la fierté renaît, qui n'était qu'endormie, sous les cendres de l'aveuglement et des préjugés. « Le coin s'introduit », écrit finement l'auteur. Et désormais, l'on assistera à sa marche en avant, à travers mille difficultés.

Survient la question désormais fameuse des Ecoles françaises, survient l'inique règlement XVII. Les Canadiens-français d'Ontario ont besoin d'un chef et d'un défenseur au Parlement fédéral. Convaincu de la justice de cette cause, poussé par ses amis, entr'autres, l'excellent oblat, le Père Fabien et le Sénateur Landry, dépouillé enfin de tous les préjugés, de Lantagnac se précipite dans la mêlée. C'est alors que les obstacles se dressent plus nombreux, c'est alors que commence la tragédie dont le dénouement surviendra au lendemain du discours prononcé en Chambre, en faveur de la motion Lapointe.

Jules de Lantagnac conquis à la cause de ses compatriotes — la sienne maintenant — lui a sacrifié son bonheur familial : sa femme et deux de ses enfants l'abandonnent. Heureusement, le fils aîné suit l'exemple du père, et l'une des filles, gagnée elle aussi, entre chez les Religieuses de la Congrégation. « Le coin est tombé ! » ...

Cependant que tombe le coin, le lecteur, lui, ne peut s'empêcher de réfléchir profondément. Ce récit dû à une plume alerte et qu'on devine habituée aux longues courses, a son pendant au sein de la vie réelle. Sans doute, les circonstances ne sont-elles pas toujours aussi dramatiques, ni le dénouement si douloureux ; mais quelle grande part de vérité ! et comme l'auteur décrit bien, au début du livre, cette mentalité d'un bon nombre des nôtres, « pendant les trente dernières années du dix-neuvième siècle » ; j'ajouterai : encore aujourd'hui. La chose pouvait s'expliquer en ce temps-là ; mais aujourd'hui elle ne s'explique plus : elle se condamne. L'individualisme que souligne de Lantagnac dans son journal et que Brunetière a stigmatisé dans un de ses discours de combat, régnait alors sur les esprits : la vague n'a pas

encore fini de passer. Qui ne connaît au moins quelques-uns de ces bons compatriotes, frères du premier de Lantagnac, remplis de « pitié hautaine » pour les leurs ? Qui ne connaît surtout ces fines « perruches » et ces « freluquets » gommés, les vrais parias de la race, quand ils n'en sont pas les traîtres ? Certes, une réserve s'impose, et Wolfred de Lantagnac se trompe lorsqu'il attribue tous les torts à « la haute société canadienne-française ». L'auteur a, du reste, le soin de rectifier l'assertion par la bouche de Lantagnac, père. Et ce sont là autant d'enseignements, autant d'avertissements. Le premier de tous ne réside pas là toutefois. On le trouve dans le fond même du roman : c'est la mise en garde contre le mariage mixte. « De ton malheur, accuse-toi d'abord toi-même, dit à Jules de Lantagnac une voix intérieure. La faute première, tu l'as commise il y a vingt-trois ans... (par ton mariage avec une étrangère ».

La question est cependant fort délicate à traiter, et il faut être bien solide pour la résoudre brusquement. Seule l'expérience — que je n'ai pas, que l'auteur a peut-être — permet de dire si, oui ou non, règle générale, le mariage mixte, toujours entendu au seul point de vue national, est un des plus graves dangers, et s'il conduit au même résultat que dans l'Appel de la Race". Des cas peuvent être cités à l'encontre de l'affirmative. Mais il faut ici envisager l'ensemble.

Une autre question, peu facile à résoudre également, est celle du devoir national opposé au devoir paternel, au devoir de l'époux. Il faut vraiment toute l'habileté, la finesse et la conviction d'un Père Fabien ou d'un... Alonie de Lestres pour en venir à bout. Que fait-on maintenant du droit de l'autre partie à son sentiment national pour elle et pour ses enfants ? L'imbroglio qui en résulte est une conséquence presque fatale des unions de ce genre. L'un ou l'autre doit abdiquer, sinon, quand chacun tient son bout, il arrive ce que nous décrit l'auteur du roman : un choc suivi d'une rupture. Oh ! je sais, l'on dit bien : "Qui prend mari, prend pays !" En pratique la chose n'est pas aussi facile. Et l'on en arrive à adopter la conclusion de l'auteur : "Pas de mariages mixtes, sous peine de déchéance ou de rupture !" C'est sans doute la meilleure alternative, en tous cas, la moins dangereuse. La

thèse, telle que posée par l'auteur, peut tout d'abord paraître audacieuse, invraisemblable même : la réflexion nous la montre sous un autre jour. Mettons des noms connus à la place des noms de Lantagnac, Bossanger, Frontenac, Gihoyer et Gauderville : nous verrons sans peine si telle n'est pas, hélas ! la trop exacte vérité.

Voilà pour le fond du livre, encore que l'on pourrait reprocher à l'auteur d'avoir mis en scène certains personnages sous leurs noms véritables.<sup>1</sup> Il est vrai toutefois que le livre a l'allure d'un roman historique avec une teinte de politique... !

Reste la forme. Notre littérature canadienne — il est généralement admis que nous en avons une — est plutôt pauvre en fait de romans. Nous avons "Jean Rivard", nous avons "Une de perdue, deux de trouvées", "Jacques et Marie" ; nous avons les ouvrages du docteur Choquette et le "Centurion" du juge Routhier, tout à fait exotique. L'on peut dire, je pense, sans enlever leurs mérites et leur qualités à ces ouvrages, que le roman d'Alonie de Lestres s'en vient occuper l'une des premières places, sinon la première.

Les faits s'enchaînent avec art, l'intrigue se déroule sans brusqueries, quoique avec un peu trop de lenteur parfois, semble-t-il : ce qui est dû à notre connaissance des événements historiques semés ici et là, dans le récit. La langue est riche, souple, apte à décrire un coin du pays de Québec, une promenade sur le lac MacGregor ou une scène parlementaire. Certains détails même sont remarquables, par exemple dans la dernière conversation de Lantagnac avec le Père Fabien.

Comme ils nous apparaissent bien vivants et pris sur le vif, les types que l'auteur met en scène ! Ce Davis Fletcher au "pas trotte-menu, au visage de parchemin fané", image exacte du petit fonctionnaire collé à son rond-de-cuir ! Ce William Duffin dont la race irlandaise a, par malheur, trop d'exemplaires, chez nous ! On voit que l'auteur a étudié les milieux avec attention, et ce ne semble plus être pour lui qu'un amusement de nous y faire entrer. La langue imagée et précise nous contraint à y rester jusqu'au dévouement.

---

(1). M. Antonio Perrault a fait la même réflexion dans son article du "Devoir".

C'est d'ailleurs une douce contrainte. Au début, on peut ne pas la sentir s'exercer, on peut en douter même ; mais tout à coup, l'on est pris malgré soi, et je ne pense pas qu'on puisse suivre sans émotion l'entretien magistral du député et de son directeur, d'assister, sans être tenté d'applaudir au coup de théâtre de la séance parlementaire du 11 mai. On ferme le livre, et les images, les mots, les réflexions demeurent. Cette emprise de l'écrivain sur ses lecteurs est une marque évidente de supériorité et de talent : ne l'a pas qui veut.

M. Perrault conseille aux jeunes de lire ce roman. C'est à eux qu'il s'adresse sans doute, mais il s'adresse aussi aux plus âgés, à ceux dont les jeunes attendent des directives. Il s'adresse à ces gens des "hautes classes qui trahissent". Il serait à couhaier que l'ouvrage tombât dans leurs mains. Laisant de côté magazines insipides et revues baroques autant que perverses, ils pourront peut-être dire à leur tour, comme le héros du livre : "Nous avons retrouvé là le reste de notre âme !"

Jean BRUCHESI.

---

# Un Conte, une Nouvelle



## LE CHIEN DE CHEZ NOUS

---

Je me souviens de la chose comme si elle était d'hier. Sans le moindre effort de mémoire, fermant les yeux du corps pour laisser ceux de l'âme regarder mieux, je revois nettement la scène, à l'orée du bois, entre deux buissons hauts, où j'avais creusé un grand trou. J'avais travaillé rapidement, pressé de me débarrasser de la sorte de honte que j'éprouvais à cette obscure besogne.

Le soir tombait. Un dernier rayon de soleil, passant au-dessus des arbres, incendiait encore l'extrême bout du champ, tandis que le bois allongeait déjà son ombre sur le lieu où nous étions et qu'une buée légère s'échappait de la terre fraîchement remuée. Mon pauvre chien, couché près de mon fusil de chasse, suivait encore mes mouvements de son regard incapable de comprendre et que ne troublait pas une seule ombre de doute.

C'était un grand, élégant « collie », au poil long et fin, d'un blond clair, plus foncé autour des épaules et du cou. Tête mince et allongée, bouche étroite où la blancheur des dents riait toujours entre les lèvres noires. Quant au moral, — permettez-moi, cher lecteur, d'employer ici le mot — quel est donc l'écrivain anglais qui a dit qu'entre tous les chiens le « collié était de beaucoup le plus... gentilhomme ! Cette figure peut paraître hardie mais elle est juste. Incapable de rancune et de fourberie, doué d'une très grande sensibilité, un rien suffisait pour attrister ou pour réjouir

l'aimable animal. La moindre brusquerie dans la voix le rendait tout penaud et lui faisait baisser la tête, et il ne fallait alors rien moins qu'un geste où se devinait la caresse pour le rendre fou joyeux.

Et parce qu'il était trop âgé maintenant et devenu malade, le père, malgré les protestations indignées des enfants, avait décidé de le tuer. C'était moi qui devais, par ce soir paisible, me faire le bourreau de ce tendre ami. Aussi, le dernier coup de pelle donné, voilà que j'hésitais à tirer sur mon vieux chien le coup de fusil qui devait le coucher au creux de sa fosse. Les mains molles sur l'arme, je m'attardais à regarder vivante et pour la dernière fois la chère bête qui avait été si longtemps pour nous un compagnon de jeux et qui levait sur moi à cette minute ses bons yeux doux marqués de taches d'or. Du fond de ma mémoire, sa vie si intimement associée à la nôtre, apparaissait pour se dérouler à mes yeux et me rappeler par là même avec une étrange fidélité les plus jolies scènes de mon enfance.

Je revoyais l'arrivée, chez nous, du chien à peine âgé alors de trois mois. Une famille voisine avait déserté sa terre pour la filature américaine et nous avait, un jour d'hiver, abandonné le toutou. On lui avait fait sa place derrière le poêle, sur un tas de vieilles mitaines, près de deux gros chats qui, ô miracle, avaient sympathisé avec lui. Alors bambins, inutile de dire que nous avons organisé immédiatement de beaux charivaris avec le nouveau venu. Celui-ci, d'ailleurs, s'était prêté à nos jeux avec l'ardeur que vous devinez, cher lecteur, se laissant atteler aux chaises, jouant à cache-cache, tout en ravageant nos habits de ses dents aigues de jeune chien. Grand Dieu, quels tapages avons-nous menés ! Ah ! c'était là le beau temps de l'enfance insouciante et heureuse ! Un plaisir affectionné entre tous, c'était de faire un brin de sommeil, la tête couchée sur le chien au poil si soyeux et qui nous chatouillait si délicieusement les oreilles ! Et voilà peut-être bien pourquoi il avait hérité bientôt du de Mousse.

Quand nous partions pour l'école, Mousse tentait toujours de nous suivre. Il nous fallait le réprimander avec de grands gestes menaçants et, tout piteux et chagrin, il rebroussait

alors chemin tandis qu'au fond de nous montait l'envie folle de le rappeler. Le soir, au retour il ne manquait jamais de nous apercevoir de loin et nous arrivait aussitôt comme un bolide, nous encerclant de gambades et nous sautant au visage pour manifester sa joie de nous revoir.

On lui avait appris, très jeune, à aller chercher les vaches. C'est en accomplissant bien cette fonction, comme on le sait, que le chien, à la campagne, nous rend les plus grands services et acquiert donc le plus de valeur. Inutile de dire que Mousse excellait à cette tâche. Dès qu'il nous voyait partir pour l'étable avec les chaudières et bidons à lait, sans en attendre le signal, vite, il « gagnait » le clos de pacage, au fin bout de la terre. Comme il possédait bien l'art de chercher le troupeau dans les sous-bois toujours sombres, de le réunir sans brusquerie et sans mordre, avec à peine quelques jappements clairs ! Comme il savait bien ramener lentement les bêtes toujours lourdes avec leur gros ventre saoul, leur pis gonflé et ballottant entre leurs jambes trop raides pour bien courir ! Puis, lorsque la nuit avait noyé la ferme de son ombre et de son silence, son silence que troublait seul et à peine le bruit lointain et très doux des clochettes du troupeau retourné au pacage, Mousse devenait le chien de garde assez fidèle pour dénoncer le visiteur importun, sans toutefois le déchirer vif, comme le ferait le bouledogue, de si sinistre renommée.

Ah ! comment décrire justement le caractère aimable de ce vieux chien de la maison, si folâtre, si caressant, si sociable, pour ainsi dire ! En quelque part que nous allions, les enfants, sauf dans les courses au village. Mousse nous accompagnait toujours, apportant à notre jeunesse rieuse sa part de gaieté folle et bouffonne. Il me semblait le voir, au temps des "foins", la gueule mi-ouverte, promener son petit galop de chien d'un faneur à l'autre et pourchasser les mulots sous les andins épais. Puis, aux jours de la cueillette des fruits, combien de fois n'était-il pas allé avec nous aux framboises ou aux bluets ? Et de le sentir ainsi à nos côtés, c'était un réconfort pour notre jeune âge, car aux abords des bois éloignés et inconnus, il y a toujours, on le sait, plus ou moins de boeufs

“malins” qui foncent parfois sur les enfants, et quand ils ont un chien avec eux...

La force paralysante de ces souvenirs me fit comprendre que je m'attendrissais dangereusement et qu'il était grand temps de réagir. J'épaulai brusquement et tirai. Le pauvre Mousse se dressa tout droit, un oeil lui sauta hors de l'orbite et un peu de sa cervelle jaillit sur l'herbe avant qu'il ne dégringolât dans sa fosse. Et quand j'eus comblé le trou et repris le chemin de la maison, il me sembla, en écrasant une larme, que j'avais enterré avec mon vieux chien un peu de mon enfance...

Edouard HAINS.

---

## ÉDITIONS

DE LA

**Société Saint - Jean - Baptiste de Montréal**

- 
- FLEURS DE LYS. — Un vol. in-8, de 160 pages, orné de 8 superbes hors-texte en demi-ton. 60 sous, franco 70 sous.
- AU PAYS DE L'ÉRABLE. — Un vol. in-8, de 192 pages, orné de 12 hors-texte en demi-ton, 80 sous, franco 90 sous.
- HISTOIRE ACADIENNE, abbé Lionel Groulx. — Une brochure in-160, de 32 pages, avec carte et illustration, 10 sous, franco, 12 sous.
- LA VAINÉ FOI, de Laure Conan. — Une brochure in-120 carré, de 48 pages, 50 sous franco, 52 sous.
- RECUEIL-SOUVENIR de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Un vol. in-80 de 386 pages, orné de nombreuses gravures en demi-ton, 25 sous, franco 35 sous.
- Album de CONTES HISTORIQUES. — Grand cahier in-40, de 16 sujets en couleurs, chaque sujet contenant 12 images avec légendes, 50 sous, franco, 55 sous.
- CHANTS POPULAIRES. — Feuillet contenant les paroles de 14 chansons, 15 sous la douzaine, \$1.00 le cent.
- LE PETIT CANADIEN. — Revue mensuelle, répertoire d'articles sur les questions nationales et les activités de la Société Saint-Jean-Baptiste, de 1913 à 1918, l'année : 50 sous.
- LA REVUE NATIONALE. — Revue mensuelle illustrée, faisant suite au *Petit Canadien*, de 1919, à 1921, l'année : \$1.00
- MEDAILLE LAFONTAINE : 50 sous.
- L'OISEAU BLEU. — Revue mensuelle de la jeunesse, abondamment illustrée, 16 pages ; l'année : 75 sous, franco 80 sous ; le numéro : 5 sous.
- 

MONUMENT NATIONAL

296, Saint-Laurent, Montréal

*Durant l'année scolaire, les parents soucieux  
de l'éducation de leurs enfants cherchent  
pour ceux-ci*

UN STIMULANT AU TRAVAIL,  
UNE RECOMPENSE AU SUCCES  
UNE CONSOLATION DANS L'ECHEC

*Cet objet précieux est tout trouvé, s'ils connaissent*

## **L'Oiseau Bleu**

La seule véritable revue canadienne des enfants publiée par  
la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

### **Pères de Famille**

#### **SAVEZ-VOUS**

Ce que lisent vos enfants ?

#### **SAVEZ-VOUS**

Qu'il peut leur tomber sous les yeux des lectures  
sottes, immorales et perverses ?

#### **SAVEZ-VOUS**

Que L'Oiseau Bleu est l'ANTIDOTE contre ces  
lectures douteuses ou mauvaises ?

#### **AUX ENFANTS QUI ONT DE L'INITIATIVE**

L'Oiseau Bleu offre un abonnement gratuit à  
tous ceux qui recueilleront quatre abonnements à  
75 sous. La récompense n'en vaut-elle pas la  
peine ?

Abonnement : Canada, **75 sous**, Union postale, **\$1.00**,  
le numéro, **5 sous**.

## **L'OISEAU BLEU**

296, rue Saint-Laurent,

**MONTREAL.**

## Au Royaume des Tapis !

1872 -- 50 ANS -- 1922

REMERCIEMENTS  
aux personnes qui nous ont  
patronné depuis un  
DEMI-SIECLE



INVITATION  
à tous à célébrer cet anni-  
versaire mémorable par une  
COMMANDE

### MAISON FILIATRAULT

SPECIALISTE-IMPORTATEUR

TAPIS — Linoleums — Rideaux — Stores — Etc.

429, Boul. St-Laurent, Tél. Est 635, Montréal

TEL. EST 3161.

### O. CHAMPAGNE

FERBLANCTIER, COUVREUR, POSEUR D'APPAREILS  
A GAZ ET A EAU CHAUDE

358, Avenue de l'Hôtel-de-ville

MONTREAL

(Près de la rue de Montigny)

TEL. ST-LOUIS 3481

### EUCLIDE BASTIEN

ENTREPRENEUR PEINTRE

1362, SAINT-ANDRE,

MONTREAL

Examen de la vue  
Lunettes et Lorgnons

Tél. EST 989

### ALPHONSE L. PHANEUF

OPTICIEN-OPTIMETRISTE

385, RUE SAINT-DENIS, (Près de la rue Ontario) MONTREAL

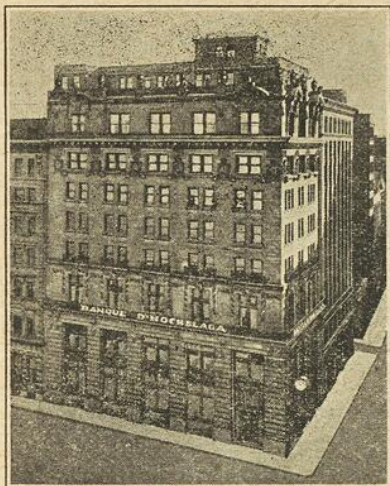
TEL. MAIN 8600, 1, 2, 3, 4, 5344

### Gunn, Langlois & Cie, Limitée

MARCHANDS DE PROVISIONS

Oeufs, Beurre, Fromage, Volailles, Viandes fumées, Saindoux.

Bureau : 105, rue SAINT-PAUL EST, MONTREAL



FAITES PARTIE

de notre

**Caisse de Noël**

ET

Protégez-vous  
contre la mauvaise  
**FORTUNE**

**La Banque d'Hochelega**

FONDEE EN 1874.

SATISFACTION GARANTIE

TEL. EST 2005

**GARAULT & LACROIX**

PEINTRES D'ENSEIGNES, AFFICHES,  
BANDEROLES, PANCARTES, ETC.

784 Est, rue Sainte-Catherine, **MONTREAL**

Mathématiques et Sciences, Lettres et Langues en Français  
et en Anglais. Préparation aux Examens,  
Brevets, Service Civil, etc.

Enseignement individuel à Termes Faciles.  
Pour Dames et Messieurs.

**René Lavoie, J. C. et J. E.**

Bachelier ès Arts et en Sciences appliquées  
Professeur au Collège Sainte-Marie.

238, ST-DENIS, Tél. Est 6162, **MONTREAL**

**MAIS OUI !  
Des Petits Pois**

# SOLEIL

**AUTRES SPÉCIALITÉS IMPOR-  
TÉES DE GRANDE REPUTATION**

“Il y a 20 ans que j'en mange”, nous disait récem-  
ment un vieil amateur de ces délicieux légumes et  
petits pois belges, réputés dans le monde entier.  
Quand on y goûte, on les adopte ! Qualité absolument  
irréprochable.

**DISTRIBUTEURS**

**LAPORTE, MARTIN, Limitée**  
584, rue SAINT-PAUL OUEST, Montréal

## La Banque Provinciale du Canada

**Capital autorisé - - : \$5,000,000.00**

**Capital versé et surplus : \$4,500,000.00**

**SIEGE SOCIAL :**

7 et 9, place d'Armes, MONTREAL, Canada.

**CONSEIL D'ADMINISTRATION :**

Président : Sir Hormisdas LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal, de la maison  
Laporte, Martin, Limitée, administrateur du Crédit Foncier franco-canadien.

Vice-Président : M. W. F. CARSLY, M. Tancrede BIENVENU, administrateur  
de la Lake of the Woods Milling Co., Ltd.

M. G.-M. BOSWORTH, vice-président du Canadien Pacific Ocean Services Limited.

L'hon. Némèse GARNEAU, C. L., Québec, président de la Cie de Pulpe de  
Chicoutimi.

M. Emilien DAOUST, Vice-Président de la Librairie Beauchemin Limitée,  
Commissaire du Havre de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland, Limitée.

111 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-  
Brunswick et l'Ile du Prince Edouard.

Si vous souffrez, n'hésitez pas



*Si vous avez souffert de rhumatisme,  
prevenez une nouvelle crise.*

HEROMA est le plus puissant remède contre le rhumatisme articulaire, musculaire, sciatique, viscéral ou goutteux.

HEROMA est un produit en usage depuis des années. HEROMA a apporté soulagement et guérison à des milliers de personnes.

C'est un traitement facile, sûr et agréable à prendre chez soi.

N. B. — En vente dans les pharmacies et chez les principaux marchands de la campagne, ou franco par la malle, sur réception du prix \$1.00.

**Heroma**  
CHEMICAL Co.

2, OUEST, rue DORCHESTER,

Montréal